

Tombeau sur la montagne

Jungkwon Cho

Volume 40, Number 6 (240), December 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cho, J. (1998). Tombeau sur la montagne. *Liberté*, 40(6), 74–85.

JUNGKWON CHO*

TOMBEAU SUR LA MONTAGNE

1

Je regarde, en montant la montagne de l'hiver.
Les choses les plus hautes brillent
dans un lieu froid comme de la glace.
Silence résolu d'une cascade gelée.
Dans ce monde froid
l'esprit le plus haut est vivant,
et entre le ravin et la crevasse maculés de blanc
il chante le gel d'un rocher et d'un autre.
La neige de la nuit a fondu,
seule la cime de la montagne, recouverte de glace,
porte la lumière de l'aube.
Mon âme rêvait du grand pavillon des cieux,
je voulais le coin céleste où réside Dieu.
L'esprit le plus haut aspire au lieu le plus froid.
Ce qui coulait en bas préfère maintenant se taire
plutôt que geler.
Ce qui était mobile ne s'arrête pas maintenant,
devient chant du silence, se tient à sa hauteur.

* Poète coréen, né à Séoul en 1949. A publié cinq recueils de poèmes: *Sept sortes de cœur qui regardent la pluie* (1977), *Poèmes* (1982), *Chanson du cœur vide* (1985), *Couverture céleste* (1987) et *Tombeau sur la montagne* (1991) dont sont extraits les poèmes ici traduits en français par Daekyun Han, professeur de littérature française à l'université de Chongju, et Gilles Cyr, poète.

Mais une fois endormi, l'esprit
ne sort pas de son profond sommeil,
à moins qu'on ne le batte à coups de canne.
Une forme, elle non plus,
ne se modifie pas,
à moins qu'on ne lui donne des coups de bâton.
La chair n'est que haillons.
Viennent les jours de l'errance dans le sommeil et le repos
inutile.

Si, dans ce silence,
mon âme
ne fait pas une tempête d'applaudissements,
sous aucune forme elle ne recommencera le rêve.
Maintenant c'est la glaciation.
Dans la nuit, en s'attirant, la terre et l'eau
chanteront à mes pieds le chant du gel.

Maintenant se prend en glace le torrent
qui, tout un été, enivré de sa propre force,
dans un grondement tombait de la cascade.
Au fond des vallées
les blocs de glace, à croupetons,
s'enivrent de leur propre force.
Blizzard,
fais un tourbillon
dans mes veines.
Des pieds à la tête
traverse
tout mon corps.
Envahis-le
Enivre-le.
Sur la montagne des oiseaux
rêvent aux heures de l'extase,
les ailes repliées, à la cime d'un arbre desséché,
et les fruits réduits à quelques graines sèches
s'enivrent dans leurs écorces.

Les racines qui baisaient, tout au long de l'été,
 les gouttes de pluie, s'enivrent de leurs dents
 mordant le sol à côté du rocher glacé,
 et le rocher frissonne d'aise,
 ivre de son poids ridicule.

Regarde, le rocher s'enivre
 de son lourd fardeau.

Mais les cieus sont des millions de cœurs
 sacrifiés dans le vide.

Vers le vide où s'éteignirent ces millions de cœurs,
 à la lueur des cierges des millions de mains

n'ont-elles pas gravi

les escaliers de l'arbre nu baignant déjà dans la lumière ?

À chaque marche céleste, et sacrifiant une à une
 les flammes qui protégeaient des graines pures,
 mes yeux n'ont-ils pas rêvé au temps de l'extase ?

Par le poids de la maturité éblouissante
 mes heures ne sont-elles pas descendues

dans les profondeurs ?

Nuits, donnez maintenant l'ordre du départ.

plus près, plus près.

Envahissez, écrasez,

traversez

mes veines et mes os.

C'étaient les ténèbres des jours qui venaient vers moi
 un moment sous forme de pluie et de neige.

Les ténèbres des jours qui venaient vers moi un

moment sous forme de vent.

Et à un autre moment les ténèbres des jours qui venaient
 sous forme d'eau et de feu.

Le repos inutile, l'attente infinie dans ces ténèbres,
 les nuits blanches qui épuisent,

tout n'est-il pas attiré par l'aimant de ma vie ?

Les ténèbres sont les parfums d'un arbre vivant,

embaumant la maison.

Comme mon âme a rêvé que ces parfums la baisent !

Comme j'ai rêvé d'un soleil de minuit éblouissant,
mon âme me donnant alors sa propre bénédiction !

Le corps n'est que haillons qui flottent au vent,
si une âme sur lui ne pèse pas légèrement.

2

Cime de la montagne, écoute
les salves que nous tirons
pour un défunt.

Le fils de la vaste plaine gît,
là-bas, à l'horizon de la lande.

Sa bouche se ferme obstinément,
dans la douleur son visage se crispe,
mais le tatouage qu'a fait le feu
ne perd pas encore sa chaleur.

Les mains fortes qui rassemblaient, aux coups
de gong du soleil,
les oiseaux aux plumes rigides, se joignent
sur la poitrine comme pour faire une prière.
Puis les deux poignets tiennent une grille de l'intérieur,
et les deux jambes bien droites
paraissent encore supporter la tempête.

C'était le fils de la tempête, la mère de la terre immense
l'avait mis au monde et élevé dans le vent chargé
de poussières,
c'était le fils de l'été, il avait redressé même
dans la tempête
les gerbes de riz courbées et couchées sur la terre.
C'était le fils de la terre immense,
il pouvait se reposer même dans la tempête.

Il était l'ami des alouettes volant dans les airs,
des sauterelles des champs,
il était l'ami du vent de sable qui apprivoise
avec un peigne de fer
les herbes qui arrivent à la taille.

Il était l'adorateur
qui avait voué les premiers raisins de la saison
à l'Être qui se trouve au lieu le plus haut des heures,
il était le prophète qui errait à jeun dans les
collines rocailleuses
de la terre immense, en distribuant aux pauvres
les cinq poissons pêchés au bord de la rivière.

Resté seul
il attendait, silencieux,
le regard trempé d'azur,
le jour où l'enlèverait cet Être
qui est loin mais qu'il sent tout près.

Vienne le temps où il l'enlèvera.
Vienne le temps où il l'enlèvera.
Il arrivera ce temps atroce.
Ce temps atroce arrivera.
Vienne le temps où quelqu'un t'enlèvera, toi,
au lieu de moi...

Tu es venu sur cette terre pour attester
ton époque par ta mort.

Solennelle cime,
reçois pour le défunt les salves
que nous tirons en l'air.
Ici le fils de la terre immense gît seul, brisé cruellement.
Sans doute est-il l'un de nous.
Fais comprendre à nous tous
ce qu'il était,
ce qu'étaient nos époques, nos passés aveugles.
J'écoute. Fais parler de la clarté l'obscurité de la lumière,
fais parler par les lèvres du marronnier mort,
victime des haches.

Fais parler par le feu du fourneau
qui a détruit les armes.

(Il est indéniable que ce sont les tiges de riz
qui ont fait s'incliner les grandes pensées,
mais devenues épouvantails
elles ont quand même fini par laisser les oiseaux
attirés prendre leurs grains.)

Fais dire
pourquoi les clergés, les bonzes et les puissants,
au lieu de paresser sur des coussins,
s'assoient sur l'argent.

Pourquoi les cristaux ne brillent pas,
qui croissent hermétiquement au plus profond
de la montagne escarpée.

Pourquoi les moines zen deviennent fous,
qui passent toute leur vie dans la grotte,
sous la montagne
recouverte de neige.

Par l'unité des bouches dispersées, fais parler
des vers à soie flétris dans le refus des mondes,
de la falaise gelée de l'esprit clairement éveillé,
des Zarathoustra de l'époque,
du volcan éteint qui crache sur moi des bourgeons forts.

3

Je dessinerai des bambous tout bleus
 dans les cieux gelés,
 où le cri de la corneille va diminuant, et son écho.
 Bise, bise.

Serre-nous à nouveau dans un corps.
 Secoue encore une fois les racines
 qui vont dans la terre profonde.
 Et serre-nous encore dans une racine.
 Ne laisse pas partir le troubadour,
 lui qui, resté seul sur cette terre,
 chante avec une épée dans la bouche.
 Vient le temps du hara-kiri.
 Vient le temps du hara-kiri
 où, après l'enterrement de la pelle et du marteau
 et du mât
 dans les profondeurs de la terre,
 on se confirme soi-même en déglutissant devant la bise
 la pointe du poignard que la bouche tenait.

Vous qui marchez sur la glace pieds nus,
 qui la cassez vous-même
 de vos propres pieds,
 qui dessinez les bambous, qui dessinez les bambous
 dans les cieux gelés
 au moment où se déchirent entièrement
 des milliers de feuilles venant d'une racine,
 quand l'azur glacial s'empare des branches
 nues de l'arbre,

vous qui vous confirmez vous-même,
 vous qui confirmez,
 voyez venir le temps du hara-kiri.

4

Laurier, ta souche s'enfonce profondément
dans mon enfance,
ta souche est l'endroit
où l'homme épuisé a médité une première fois.
Ta racine, en route vers le point le plus bas
et le plus obscur de la terre, ne finit pas son trajet.
Comme tu erres pour trouver les origines infinies !
Quel effort dans ta racine ! Quelle ombre épaisse !
Ta souche fait un lieu de repos
pour celui qui revient, épuisé, de la méditation.
Le feuillage devient le puits de celui qui a soif.

Tes tiges montaient, tes branches touffues,
et mon chemin avait commencé.
Il y eut un temps où
il courait et montait vers le ciel
et couvrait la surface de la terre.
Mon rêve avait tenu son vol splendide
pendant que parmi les petites feuilles, des milliers
de trompettes avaient tourné
ensemble leurs têtes vers le ciel
et fait voler les colombes innombrables.
Il y eut un temps où
je méditais à ma fenêtre, j'avais apporté les vagues
ondulantes de la brise
et j'aspergeais la fenêtre de rythmes légers
avec les baguettes du vent.

Ô laurier ! ton branchage est un livre
sublime déployé dans le ciel,
et chacune de ses pages, l'endroit exact où le soleil
cache l'œuf d'or,
le lieu secret où, la nuit, les étoiles
cachent les rosées qu'elles ont rassemblées.
Et le champ de fleurs autour de ta souche est l'endroit

qui font semblant d'être vivants.
Toutes les chansons
devront être oubliées
pour rester dans la mémoire.
Et toutes les morts
enterrées dans ce ravin froid,
pour qu'elles se gravent dans la mémoire.
Maintenant celui qu'on oublie a besoin de repos.
Allez, le vent de demain est la mort de demain.
Mort, celui qui se repose, le jour de repos!
Fils du vent fort!
Où le pied recommencera-t-il?
Vous, les vivants, demain!

Traduit du coréen par Daekyun Han et Gilles Cyr